



Le père à pluie

SAINTE-FRANÇOISE

« Le miracle quand on le taquine,
il répond, il existe. »

— Boris Cyrulnik

C'était au temps où les vœux s'embrasaient à la moindre étincelle d'espérance, au temps où quand on se souhaitait, tout l'univers conspirait à sa réalisation. Dans le temps où juste se croiser les doigts devenait l'allumette des grands incendies d'espoir.

Il y avait dans le village de Sainte-Françoise un homme des bois, un bûcheux d'horizon qui se tient debout, un défricheur de terre en bois de nous. Un homme d'une grande ostature et de force à dessoucher les arbres à mains nues. Débitant en longueur de trois pieds le vieux bois au sol, il sectionnait sans outillage les rondins et les pitounes. Ce bois, nommé bois de caribou, était ensuite envoyé dans le grand Montréal pour aider à la fabrication de la potasse.

Les rumeurs sur cet homme, Téléspore Joli, racontaient qu'il pouvait abattre, scier, débiter tant d'arbres qu'il accumulait plus de treize cordes à l'heure. D'une force à défier tous les hommes forts de la province, il n'était pas rare de le voir traverser le village avec sa charrue sur son dos et ses bœufs à sa ceinture.

La barbe en sapinage, en racine de patrimoine familial, les yeux comme des lunes d'hiver, de longs cheveux en tignasse de percheron, Téléspore était un vrai homme des bois, un homme des grandes natures, drette et fier comme une pruche franche de nœud !

Malgré une force à défricher des forêts entières en un seul hiver, il avait dans son corps de six pieds et demi une faiblesse de cinq pieds et demi; il avait beau être un fort bûcheron, Téléspore n'était quand même pas fait en bois.

En effet, il avait la faiblesse de l'amour, celle qui rend les genoux dans la graisse de bine et les yeux comme de la guenille. Un amour de tous les possibles, l'amour des beaux étés. L'amour avec un grand cœur !

Depuis quelques saisons, Téléspore avait jeté son dévolu amoureux sur la belle Rose, postière du village; celle qui lisait dans les cartes postales, pour en connaître les passés et les à venir. Une belle fille de cinq pieds et demi dans l'âge de la fleur, les cheveux comme des pétales bouclés et les yeux en marguerite. Belle comme le printemps, elle parlait en musique, les syllabes comme des chants d'oiseaux.

Cette belle Rose du printemps avait elle aussi le regard sur son beau grand Téléspore. Et elle savait que ce vendredi de

mi-août, celui qui arriverait dans six jours, serait possiblement le vendredi des cendres, celui qui se consume par l'amour, par le feu de la passion, celui qui suit les coups de foudre et les étincelles dans les yeux.

On n'était que le samedi, et la danse paroissiale n'arriverait qu'après six dodos, six nuits d'insomnie et d'espérances qui s'éternisent. Rose passait ses soirées à la fenêtre de sa chambre, à compter les étoiles défilantes des persides et à toujours faire le même vœu; danser toute la soirée avec son beau Téléphore et percer le mystère de ses beaux grands yeux étoilés.

Le dimanche matin, à la grande messe, au moment de la dîme hebdomadaire, Rose y déposa le double de monnaie qu'à son habitude; comme si elle payait son droit de passage et même son droit de dépassage pour la danse de vendredi. Le curé constata à son tour que plusieurs de ses paroissiens, et même les plus pauvres, avaient donné plus qu'à l'accoutumée.

Et la semaine s'éternisa, les secondes se tricotaient en minute, les minutes se fléchaient en heure et les heures se tissaient en journée. Rose voyait passer des cartes postales parfumées, des invitations colorées pour ce vendredi dansé. Elle rêvassait aux danses, aux contredanses et même aux décadanses. Elle s'imaginait en gigue, contregigue et grande fatigue. Elle espérait également un rigodon, une rigolade et un rigoureux!

Puis, enfin, arriva le moment béni, comme un Vendredi saint en plein été. Tout un village s'était endimanché pour la soirée. Les dames s'étaient mises sur leur trente-et-un, tandis que les hommes, eux, étaient sur leur trente-six, car pour beaucoup d'entre eux, trente et un, c'était bien trop serré! Recoiffée et reparfumée, Rose ne se pouvait plus d'attendre les cloches de sept heures du soir, un clochonnage d'après les vêpres, annonçant le début d'une magnifique soirée.

C'est lorsqu'on est heureux, lorsque tout l'univers tourne dans le sens des aiguilles de notre montre, qu'on dirait que le temps se défile et file à la vitesse des étoiles défilantes. Le temps se fait rapide et l'on croit que nous en manquerons. Téléphore s'était penché à l'oreille de sa douce :

— Nous devrions nous dépêcher avant que sonnent les minuits, vous savez, ma belle, les secondes tombent comme des mouches, c'est une vraie hey-quatorze!

C'est entre deux valses à trois temps que nos amoureux eurent la présence d'esprit, ou l'indécence, de quitter la salle de bal pour aller se cueillir les étincelles au fond des yeux. Comme si des centaines de mouches à feu faisaient des rondes dans leurs champs d'iris. L'œil se faisait comme un bocal de verre à soi, mais surtout à toi, rempli de lumioles en scintillance et en clintillement.

C'est en passant par-derrière l'église que Téléphore se tourna vers Rose pour lui chaparder un baiser sur ses lèvres rosées. Prise par la surprenance du moment et par l'élégance de l'élan, Rose fit le saut, mais surtout le grand saut pour obtenir plus de baisers volés.

— Cher Téléphore, vous m'avez fait faire le saut, une petite peur, comme on dit!

Puis Rose ouvrit la porte de la grange à dîme, bâtiment errant derrière le presbytère de monsieur le curé, un endroit qui permettait d'engranger la dîme nature des cultivateurs. Ceux qui ne pouvaient donner argent et écu lors de la quête ecclésiastique pouvaient offrir patates, navets et oignons, grains, foin et autres denrées du jardin.

L'intérieur se faisait silencieux, comme si le temps s'était tu pour offrir l'éternité à ces jeunes amoureux. Tous deux tendirent l'oreille, grange ouverte comme des portes, pour entendre un curieux qui aurait eu l'idée de les épier. Et c'est entre le bruit de deux nuages qui se tricotaient en plus gros nuage que Rose rompit le silence :

— Dites-moi, beau Téléphore, voudriez-vous encore me faire une petite peur?

Il prit sa douce dans ses bras, la souleva de terre et la déposa délicatement dans le foin séché. Ils laissèrent tous deux les étincelles dans leurs yeux se gonfler d'envie. Un grand feu de joie, le tourbillon enivrant des mouches à feu, qui ne tardent de se faire artifices.

Pendant ce temps, à l'intérieur de la grande salle, les villageois dansaient et buvaient la bière faite maison; ce houblon des grandes occasions, ces pintes de pétilles enivrantes, ce malt du mal, cette bière de bien, la cause et la solution de tous les problèmes! La soirée allait bon train et personne ne prenait garde à la passion qui se consumait derrière l'église.

En effet, les deux amoureux, dans leurs étreintes, dans le feu de leur passion, dans leurs échanges d'étincelles, dans leurs coups de fougue, avaient embrasé quelques brins de foin séchés. Et de fil en aiguille, l'embrasement s'étendait, se faisait rapide. D'une botte de foin à une autre, puis une autre, le feu se propageait en sept lieux.

Le bedeau du village, qui vit les flammes de l'enfer s'élever derrière l'église, alla, à la course, jusqu'au presbytère.

— Monsieur le Curé! MONSIEUR LE CURÉ! Sortez de chez vous. VITE!

— Calmez-vous, bedeau, il n'y a pas l'feu.

— Justement, Monsieur l'Curé, y'a le feu, dans votre grange à dîme.

Monsieur le curé voyait bien la lueur des flammes qui éclairaient la nuit comme un soleil de midi. Il entendait également tous ses paroissiens courir de gauche à droite, seau à la main, tentant de faire une file indienne, reliant la grange à dîme au puydufou. C'est dans ce puits que les villageois recueillaient l'eau, eau déjà bénite par monsieur le curé.

Mais comme le veut la saison d'été, l'eau se fait plus rare en mi-saison. Le milieu d'août n'offre plus autant de liquidité. Ce fut assez rapidement que les villageois constatèrent qu'ils allaient manquer d'eau pour éteindre le feu. Les plus illuminés d'entre eux lancèrent dans le feu leur bible et leur missel, dans l'espoir de faire un miracle. Toutefois, le feu embrasait rapidement les feuilles et prenait une expansion des enfers. Par contre, les plus brillants d'entre eux comprirent que si le feu se propageait, avec l'aide des grands vents d'été, c'est tout le village qui disparaîtrait. Il fallait agir!

— Faites-nous un miracle, Monsieur le Curé!

En arrivant sur les lieux, monsieur le curé sépara les eaux. En effet, les seaux pleins seraient à sa droite, les seaux semi-pleins à sa gauche, et les seaux nullement pleins iraient à la recherche des dernières réserves d'eau.

— Paroissiens, paroissiennes, gentes dames et nobles seigneurs, beaux colons et belles colonnes, veuillez m'apporter un baquet.

Un homme, celui qu'on surnommait le gros Gauthier, fut amené devant le curé.

— Pas moé, les gars, monsieur le curé y veut dire une cuve de bois, un baquet, un demi-baril, la moitié d'un tonneau! Baquet, baquet, y'a baquet pis baquet, rouspéta le baquet du village.

Devant la foule, monsieur le curé demanda de verser les seaux à moitié pleins dans la cuve. Il y ajouta quelques gouttes d'eau bénite. Puis, de sa main droite, dans un geste solennel, il fit des ronds dans l'eau. Ensuite, il leva sa main au ciel en prononçant des paroles en latin. Tous les villageois, la centaine de personnes, scandaient :

— Un miracle, un miracle, un miracle!

Monsieur le curé, dans la surprise générale, déboutonna sa soutane et la lança dans le baquet. Il sortit un savon de son autel secret, puis plongea les mains dans l'eau. Monsieur le curé savonnait, essorait, rinçait, puis il resavonnait, réessorait et rerinçait. De la mousse ecclésiastique débordait de la cuve; on aurait dit de la mousse bénite, du bubble-pape!

Tous ceux qui avaient versé l'eau dans le baquet criaient et vociféraient, insultaient et nommaient tous les saints du ciel à l'égard de monsieur le curé désoutané.

— Vous gaspillez nos dernières réserves d'eau!

— On va vous mousser, vous aussi!

— Faites pas ça !

— M'a vous fesser, Monsieur le Curé ! cria le gros Gauthier.

L'autre moitié, ceux qui avaient encore leurs seaux pleins, affirmait que monsieur le curé était en train d'opérer le miracle. Affirmant qu'il était en ligne directe avec le Bon Dieu, il devait avoir des us et coutumes spéciaux pour obtenir un si grand miracle.

Monsieur le curé sortit sa soutane, l'essora du mieux qu'il put et en fit une boule qu'il tint sous son bras. Puis, dans un vacarme, il renversa le baquet, ce qui fit perdre pied au gros Gauthier, qui n'en croyait pas ses deux yeux. Un baquet à moitié vide, devenu complètement vide.

— Paroissiens, paroissiennes, gentes dames et nobles seigneurs, beaux colons et belles colonnes, veuillez m'apporter l'eau que vous avez dans vos seaux pleins.

Effrayés, apeurés, désespérés, subjugués, mais espérant toujours un miracle, l'autre moitié des villageois ayant leurs seaux pleins allèrent vider les dernières réserves dans le baquet. Monsieur le curé y ajouta quelques gouttes d'eau bénite. Puis, de sa main droite, dans un geste solennel, il fit des ronds dans l'eau. Ensuite, il leva sa main au ciel en prononçant des paroles en latin. Toute une vingtaine de villageois, cette fois, scandaient :

— Un miracle, un miracle, un miracle !

Monsieur le curé prit sa soutane en boule puis la lança dans le baquet presque trop plein. Il brassa, essora, désavonna, rinça, rebrassa, réessora, redésavonna et rerinça.

Ceux qui venaient juste de verser l'eau dans le baquet criaient et vociféraient, insultaient et nommaient tous les saints de l'enfer à l'égard de monsieur le curé.

— Vous regaspillez nos dernières dernières réserves d'eau !

— On va vous essorer, vous aussi !

— Faites pas ça, ça non plus !

— M'a vous fesser, Monsieur le Curé ! cria le gros Gauthier.

La troisième moitié, qui était allée chercher les dernières réserves d'eau dans le village, arriva sur ces entrefaites. Cette dizaine de personnes affirmaient que monsieur le curé était en train d'opérer le miracle. Il était en ligne directe avec le Bon Dieu, il devait avoir des us et coutumes spéciaux pour obtenir un si grand miracle.

Monsieur le curé sortit sa soutane, l'essora du mieux qu'il put et en fit une boule qu'il tint sous son bras. Puis, dans un vacarme, il renversa une seconde fois le baquet, ce qui fit perdre, cette fois, les deux pieds au gros Gauthier, qui n'en croyait pas ses trois yeux. Un baquet plein, redevenu vide.

— Paroissiens, paroissiennes, gentes dames et nobles seigneurs, beaux colons et belles colonnes, vous qui êtes partis chercher les dernières gouttes du village, apportez-moi le fruit de vos recherches.

La dizaine de personnes avaient ratissé tout le village, tous les puits, toutes les cruches, elles avaient même essoré les couvertes de laines tricotées à partir des moutons du lac Saint-Pierre. Cette laine qui reste toujours humide, qui garde la rosée matinale. Et tout ce qu'ils avaient pu ramener se contenait dans un verre.

Doublement effrayée, du double apeurée, deux fois plus désespérée, multipliée par deux subjugués, mais espérant toujours un miracle, la dernière moitié des villageois ayant seulement un verre plein allèrent donner les dernières réserves à monsieur le curé. Il y ajouta quelques gouttes d'eau bénite. Puis, de sa main droite, dans un geste solennel, il fit faire des

ronds au verre. Ensuite, il leva le tout au ciel en prononçant des paroles en latin. Trois villageois, seulement, scandaient :

— Un miracle, un miracle, un miracle !

Monsieur le curé porta le verre d'eau à sa bouche et but l'entièreté d'une traite !

Ceux qui venaient juste de donner le verre d'eau criaient et vociféraient, insultaient et nommaient tous les saints des autres religions à l'égard de monsieur le curé.

— Vous reregaspillez nos dernières dernières dernières réserves d'eau !

— On va vous boire, vous aussi !

— Faites pas ça, ça non plus, faites pas ça !

— OK, c'est là que je vous fesse, Monsieur le Curé ! cria le gros Gauthier.

Le gros Gauthier avança vers le curé, qui, dans un étonnement total, offrit une corde à nouer au baquet du village. La centaine de villageois resta immobile et scruta le dénouement. Monsieur le curé fit signe au gros Gauthier d'attacher la corde autour du grand pin et de tenter de le déraciner.

La corde fut tendue comme une barre de fer devant monsieur le curé. Il l'aspergea de quelques gouttes d'eau bénite. Puis, de sa main droite, il prit sa soutane, et dans un geste solennel, lui fit faire des ronds. Il leva la soutane au ciel en prononçant des paroles en latin. Cette fois, la centaine de villageois scandait :

— Un fessage, un fessage, un fessage !

Monsieur le curé déroula sa soutane et la déposa sur la corde devant lui. Il prit le temps de l'épingle-à-lingier bien fermement. Et dans une grande surprenance générale, le ciel noir de la nuit devint encore plus noir. Aucune clarté n'émanait, les étoiles et la lune furent cachées par d'immenses nuages noirs. Puis des éclairs se mirent à zébrer le ciel, comme si un immense stroboscope céleste s'était mis en danse.

Sans avertissement, une pluie torrentielle, un déluge de quarante jours (en vingt minutes !), des chutes d'eau tombèrent du ciel. Il mouillait des cordes, un rideau d'eau, même Noé l'aurait pas cru !

En moins de vingt minutes, le puydufou se remplit, les seaux à l'abandon débordaient, mais surtout, le feu s'éteignit. Monsieur le curé avait fait son miracle; le village en était donc sauvé.

Le gros Gauthier, qui finit par lâcher la corde, se déplaça vers le curé et lui demanda :

— Dites-moi donc, mon bon curé, de quessé vous avez dit au Seigneur pour qu'il vous accorde un tel miracle ?

— Vous savez, mon fils, je n'ai absolument rien dit à notre Seigneur. Je ne sais pas pour vous, mais moi, lorsque je fais du lavage et que j'étends mon linge, il se met toujours à pleuvoir !



Depuis cet événement, dans le village de Sainte-Françoise, beaucoup de personnes y pensent deux fois avant d'étendre leur linge sur la corde. Un bon nombre de villageois y pensent deux fois avant d'aller se chercher un baquet. Mais le plus important, il y a encore des sages, des vieillards de patrimoine, qui disent :

« Le vrai miracle n'est pas celui faisant mourir les feux,
Le vrai miracle est celui donnant vie aux croyances et aux superstitions ! »